

La prévention : symptôme du malaise dans la civilisation ?

Véronique Eydoux

En ce qui concerne la prévention*, ou plus exactement les pratiques orientées par un discours préventif dans le champ social, les analystes se montrent le plus souvent réticents voire prévenus. À moins qu'ils ne choisissent précisément cette orientation, comme cela se passe à l'I.P.A., autour de travaux relatifs aux interactions précoces mère-enfant.

Résistance donc, ou collaboration ? Autant dire que ce binaire qui, si l'on force un peu le trait, renverrait le *bien dire et laisser faire* au *bien faire et laisser dire*, n'incite pas à interroger le savoir en jeu, mais plutôt à le conserver gelé au nom d'un bien que tous s'accordent, mais chacun dans son cadre, à détenir.

La prévention dont nous parlons aujourd'hui est un rejeton social des politiques de la santé publique telles qu'elles se sont définies dans la période de l'après-guerre. Il s'agira dès lors d'un traitement global et si possible précoce de l'individu suivant trois axes qui constituent un découpage en physique, mental et social. Que le sujet puisse réchapper de ce laminage bien intentionné au titre d'un particulier quelconque, par exemple un symptôme rebelle, insiste paradoxalement sur le sens de l'existence et de la vigueur de l'inconscient.

La prévention entendue comme antipathie, préjugé, défense au sens large a-t-elle à voir avec le sujet de l'inconscient ? Je ferai ici l'hypothèse que la prévention est précisément le mode de relation du vivant parlant à l'égard du réel. Réel du sexe, en tant que semeur de discorde dont le sujet se prévient, se protège.

Passons par la clinique pour en proposer une illustration à travers un moment de l'élaboration d'un petit garçon, second enfant d'une famille nombreuse :

“Tout le monde est né en même temps. Il n'y avait ni fille ni garçon, seulement des êtres vivants qui n'allaient jamais aux toilettes... Puis il y a eu la guerre. Les balles sifflaient. Tout le monde a été touché. Certains ont reçu des balles rapides qui les ont traversés de part en part en faisant deux trous. L'un derrière, c'est le trou de balle et l'autre devant. Les autres ont reçu des balles lentes qui sont entrées d'un côté... mais qui ont mis longtemps, longtemps avant de ressortir. La peau a été tellement étirée avant de faire le second trou qu'il en est resté quelque chose d'allongé. C'est comme ça qu'il y a eu des filles et des garçons.”

« Prévenir le retour d'événements si redoutés », c'est la tâche que donne Sigmund Freud en 1908 dans son article sur les théories sexuelles infantiles, à la pensée de l'enfant. Pensée œuvrant comme « pulsion de recherche indépendante », corrélativement à la question « d'où viennent les enfants ? » (1).

Si les théories sexuelles se révèlent donc préventives, il semble qu'elles délimitent aussi par contrecoup un impossible, aversion du sujet pour le trou du réel, auquel la théorie tout à la fois répétitive et subtile, oppose un démenti.

Dans l'exemple cité précédemment, “tout le monde est né en même temps”, il n'y a pas de

* Intervention prononcée le 25 avril 1997, dans le cadre des Soirées du Groupe Petite Enfance au local de l'ECF.

place pour les retardataires, éradication des éventuels petits frères et sœurs à venir. On note de plus l'effacement de la différence des générations. Irrésistiblement ceci évoque le célèbre passage de *Thomas l'imposteur* où Jean Cocteau écrit : « ces mystères nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs. ». Jacques Lacan dans le Séminaire *La relation d'objet*, élève ces productions de l'enfant à la dignité d' « activités mythiques », en cela qu'elles touchent la question de l'existence et de la non-existence, au delà du sujet lui-même, l'apparition de ce qui n'existe pas encore. Elles permettent d'effectuer les détours nécessaires à la rencontre d'une solution compatible avec une certaine harmonie (2).

La prévention apparaît donc comme une modalité de réponse du sujet au réel de la rencontre avec le sexuel. On la voit à l'œuvre dans les théories sexuelles infantiles mais on peut aussi considérer qu'elle opère dans le symptôme phobique en tant que désir prévenu via une substitution métaphorique, et dans le fantasme comme prévention par l'objet du hors sens de l'effraction de la jouissance du corps propre. Permettant ainsi l'arrimage du « sujet vagabond dans la chaîne signifiante » (3), elle n'apparaît pas alors dénuée de vertus salutaires. On la trouve à tous les étages de la rencontre avec le seul réel qui vaille en psychanalyse : le "il n'y a pas de rapport autre que de discorde", c'est-à-dire d'arbitraire et de non complémentarité entre les sexes.

Que penser de la prévention comme stratégie sociale ou thérapeutique ?

La question de la prévention des névroses a accompagné Freud d'une manière insistante. Dans la séance du 18 décembre 1907, relatée dans les *Minutes de la Société de Vienne*, il est question de savoir si « l'éducation sexuelle peut constituer une sorte de vaccination préventive contre les traumatismes ». A cette question Freud répond dans la suite de la séance que « l'éducation sexuelle a certainement de bons effets mais ce n'est pas une panacée ». On peut limiter la gravité des névroses mais non les éviter. En 1933, dans la *34e Conférence d'introduction à la psychanalyse*, c'est la reconnaissance de la névrose infantile comme phase du développement de l'enfant qui amène l'idée « de venir en aide à l'enfant par une analyse même s'il ne manifeste pas de signes de perturbation... de même qu'on vaccine de nos jours des enfants bien portants contre la diphtérie ». Freud abandonne cette proposition sitôt exprimée considérant que « l'analyse des maîtres et éducateurs semble une mesure prophylactique plus efficace. » (4).

Outre les innombrables difficultés qu'aurait immanquablement posées une systématisation de la psychanalyse des enfants, on voit poindre à l'horizon de ce texte la crainte de Freud que cette pratique ne produise des enfants révolutionnaires, ce qu'il ne « juge souhaitable à aucun point de vue ».

On trouve encore sous la plume de Freud « la prévention de l'inversion » qui souligne l'efficacité, en regard des tâtonnements liés au choix d'objet sexuel, de l'éducation des petits enfants par des femmes. Cette éducation, favorisant l'éveil du petit garçon à l'amour, de par les tendresses qui lui sont prodiguées, et l'éveil de la petite fille à la haine pour la mère comme rivale « exerce une influence décisive lors du choix de l'objet dans le cas considéré comme normal » (5).

Dès 1910 dans un article intitulé "Contributions à la psychologie de la vie amoureuse", Freud envisageait la nécessité de « se familiariser avec l'idée que concilier les revendications de la pulsion sexuelle avec les exigences de la civilisation est chose tout à fait impossible, et que le renoncement, la souffrance, ainsi que dans un avenir très lointain la menace de voir s'éteindre le genre humain par suite du développement de la civilisation, ne peuvent être évités. ». Ces sombres propos écrivent bien l'impossible pour Freud de toute stratégie d'évitement du malaise et de ses conséquences.

En 1930, Freud écrit dans *Malaise dans la civilisation* : « La question décisive pour le destin de l'espèce humaine me semble être de savoir si, et dans quelle mesure, son développement culturel réussira à se rendre maître de la perturbation apportée à la vie en commun, par l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement. ». Comme la lecture et l'étude de l'œuvre de Freud nous l'indiquent, depuis 1917 c'est la pulsion de mort qui oriente la partie.

Peut-on penser que sur ce point s'épuise la question des relations entre psychanalyse et prévention ? Nous savons que certains psychanalystes, ne voulant rien savoir de cette avancée, persistent à orienter résolument leur pratique en direction de la prophylaxie des névroses. Ainsi Freud, dans une lettre à Lou Andréas Salomé parle-t-il de Wilhelm Reich comme d'un « impétueux enfourcheur de chevaux de bataille qui maintenant vénère dans l'orgasme génital le contrepoison de toute névrose » (6). Faut-il envisager dès lors que prévention et pulsion de mort s'excluent réciproquement ? Dans la leçon du 23 Janvier 1963 du Séminaire *L'angoisse* Lacan dit : « On ne veut pas qu'il se fasse bobo, le patient qui vient se confier à nous. Et le plus fort c'est qu'on y arrive. ». Un peu plus loin il ajoute : « Un certain côté qu'on ne voit pas de l'analyse, c'est son côté assurance-accident, assurance-maladie. ». Si la visée de la psychanalyse n'est pas la prévention, l'engagement dans le dispositif analytique n'est pas sans effets préventifs pour un sujet.

Que la prévention soit au cœur du sujet comme modalité de défense, qu'elle ait, en son temps largement orienté le questionnement de Freud sur l'usage de sa découverte, et même suscité l'étonnement amusé de Lacan sur les effets de la psychanalyse, voilà qui permet tout au moins de la considérer avec curiosité et peut-être de la situer comme pratique éclairée du sujet. Sujet résolument aveugle quant au savoir sur le sexe et sur la nature des pulsions. En ce sens nous pourrions peut-être la situer entre symptôme et semblant, là où blesse le bât du réel.

Mais en ce qui concerne le versant social et politique nous la rangerions volontiers dans le champ plus winnicottien de l'illusion, ère des laborieuses et nécessaires adéquations, là où répond l'Autre du social, avant même parfois que ne parle celui ou celle dont on parle. Le discours de la prévention, apparenté à celui d'un maître bienveillant qui prédit, qui protège et console le sujet des rencontres traumatiques est bien résolument antagoniste de la position de l'analyste. Lequel part du réel, non pas pour l'arranger mais, via la demande, le désir de savoir et l'amour de transfert, pour :

- prévenir le recul qu'il suscite, « primum vivere sans doute : il faut éviter la rupture » (7) ;
- soutenir la mise du sujet sur sa question ;
- parier sur le particulier de la solution, fût-elle « pauvre » (8), voire socialement subversive ;
- « faire parler le réel » (9), plutôt que le taire ou le faire taire.

L'éthique du bien-dire, que Lacan sépare radicalement de l'attentisme du laisser faire, pour être disjointe de toute morale adaptative et socialement correcte, n'en a pas moins — bien que ce ne soit pas le point d'où elle se centre — quelques effets. Parmi ceux-ci et pour un même sujet, beaucoup resteront ignorés, incalculés, incalculables. Certains porteront la marque du franchissement heureux, imprévu, imprévisible, de limites jusqu'alors impensées.

Notes

- 1- Freud S., *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1969, p. 17.
- 2- Lacan J., *Le Séminaire-Livre IV, L'Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 267.
- 3- Brousse M.-H., *Le fantasme, Lacan*, Paris, Bordas, 1987, p. 122.
- 4- Freud S., *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 201.
- 5- Freud S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962, p. 141.
- 6- Lou Andréas-Salomé, *Correspondance avec Freud*, Paris, Gallimard, 1970, p. 216.
- 7- Lacan J., *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 595.
- 8- Kusnierek M., "Ce qu'il advint de folle demande", in *Quarto* n° 60, Bruxelles, 1996, p. 54.
- 9- Baio V., Extrait d'une intervention prononcée au cours de la soirée des A.E. du 22 Avril 1997.